



*Ministre à plusieurs reprises, puis député et présidente de la Croix-Rouge française, Georgina Dufoix a connu une brillante carrière au service de l'État, avant que la fortune ne tourne pour elle. Pourtant, au cours de toutes ces années, ni sa participation au pouvoir ni le rôle qu'elle a joué dans l'action humanitaire n'ont satisfait ce que, consciemment et inconsciemment, elle cherchait depuis longtemps : un bonheur durable que rien ne peut atteindre. Née dans la religion protestante, elle avait aussi parcouru le chemin spirituel en compagnie d'Arnaud Desjardins et de Karlfried Graf Dürckheim, mais c'est une expérience intérieure fondatrice, relatée ici — « j'ai ressenti que j'étais aimée comme je n'avais jamais été aimée, que j'aimais comme je n'avais jamais aimé » —, qui va fonder son retour à l'Évangile.*

J'ai eu une vie assez simple de mère de famille, d'épouse, de fille qui a toujours eu une vie assez active. Je suis née dans un milieu réformé dans le sud de la France, le milieu huguenot. J'avais beaucoup de respect pour cette tradition huguenote, mais elle ne m'avait pas donné la foi. Quand j'avais quinze à vingt ans, j'étais totalement athée, il n'y avait rien.

Puis il se trouve que la vie m'a chahuté très fort durant les vingt premières années de ma vie. J'ai eu quatre enfants, la responsabilité d'une entreprise. Lorsque la trentaine est arrivée, je me suis trouvée devant un trou : choc, bloc, catastrophe. Pas facile pour une maman de quatre enfants de se trouver devant un trou. Et là, j'ai eu la chance, le privilège d'avoir été portée sur les fonts baptismaux par un homme que beaucoup d'entre vous connaissent : Arnaud Desjardins. Il se trouvait être le cousin de mon père et de ma mère. J'ai appelé Arnaud et je lui ai dit que cela n'allait pas du tout. Il m'a dit : « Viens. »

J'ai commencé un chemin de dix ans avec Arnaud et Denise Desjardins. J'étais en recherche. C'était vraiment l'essentiel de ma vie. Oui, j'ai fait de la politique et participé au gouvernement, mais la vraie histoire de ma vie, c'est d'avoir cherché. Cherché quoi ? Je cherchais une seule chose, consciemment et inconsciemment : « Que signifie aimer ? » J'avais été aimée par mes parents, mon mari et mes enfants. Je n'ai pas eu une vie malheureuse. Mais j'avais une interrogation majeure : « Aimer, qu'est-ce que cela veut dire ? »

Ensuite, je suis allée au gouvernement et j'ai eu la chance d'être ministre de l'Immigration. Quand vous êtes ministre de l'Immigration, vous allez dans les pays d'origine de l'immigration. Chaque fois que j'allais dans un de ces pays, je cherchais qui étaient les sages de ces pays pour leur poser la même question : « Et pour vous, c'est quoi aimer ? » J'ai eu quantité de réponses qui m'enthousiasmaient au début. Je courais dans ces réponses en me disant : « C'est génial, j'ai trouvé ! » Puis au bout de quelque temps, ces réponses s'émoissaient. Elles devenaient moins fortes, et quand je voulais les mettre en pratique, cela ne marchait pas. Grâce à Arnaud et Denise Desjardins, le quotidien est pour moi un exercice. J'ai essayé de mettre en exercice ce que ces gens m'avaient dit. Ce fut beaucoup de déceptions, des successions de déceptions. Arnaud et Denise m'ont soutenue et je leur en suis très reconnaissante. J'ai également été soutenue par Karlfried Graf Dürckheim, qui est parti trop vite à mon goût, et je n'ai pas eu le temps de lui dire au revoir. Je suis infiniment reconnaissante à tous ces hommes et ces femmes d'avoir accompagné cette recherche.

Mais voilà que la vie — le destin, le Seigneur, l'Éternel, Dieu — en avait décidé autrement. En 1988, j'ai été battue aux élections. Peut-être que vous ne vous rendez pas compte de ce que signifie être battu aux élections. Quand vous êtes battu aux élections, surtout au scrutin uninominal à deux tours, c'est votre nom, c'est vous qui êtes rejeté. C'est assez dur car on vous dit non, on ne veut pas de vous. Quand on voit les politiciens de loin, on se dit qu'ils s'en fichent, qu'ils ont l'habitude, qu'ils

ont une carapace. Mais de près, ce n'est pas ainsi que cela se passe. C'est douloureux quand on vous dit non, à la majorité, très nettement, on ne veut pas de vous. C'est douloureux, mais c'est excellent pour l'ego. Il est fissuré, il est assoupli. Il est vraiment là et on sait qu'il est là.

Donc, on est en 1988. Un monsieur, qui m'était quasiment inconnu, a commencé à me téléphoner. Il était venu dans mon bureau quand j'étais ministre de la Santé, car il voulait que je l'aide à défendre l'homéopathie, ce que j'ai fait. Il passait à travers tous les barrages des secrétariats, ce qui était drôle. Il ne me disait qu'une chose : « Christ est vivant. » Et je ne comprenais pas ce qu'il me disait. J'étais comme les plumes d'un canard sur lesquelles l'eau coule. Cela n'avait pas de sens. Je me disais : il est vieux. Mes parents m'avaient dit de respecter les gens plus âgés que moi, alors je l'écoutais. Il me disait aussi : « Madame, vous devriez lire la Bible. » Avec toute mon arrogance, je lui répondais que je connaissais, que mes ancêtres étaient morts pour lire la Bible. Ma propre bible avait une épaisse couche de poussière car je ne l'ouvrais jamais. J'étais arrogante. Ce n'est pas à une protestante qu'un catholique va dire qu'il faut lire la Bible.

Là-dessus, je rencontre l'évêque catholique de Nîmes, un homme merveilleux, mort maintenant, qui me conseille de regarder du côté du Saint-Esprit. Comme je lui réponds que je ne sais pas ce que c'est, il m'invite à aller aux Béatitudes. Je m'y rends et je vois des gens qui mangent et qui, avant de manger, prient en latin. Je n'ai rien compris, mais j'ai pensé que j'aurais bien voulu avoir ce que ces gens avaient : une joie, une paix que je ne connaissais pas.

Quelques mois plus tard, je suis battue aux élections et ce monsieur continue à me téléphoner en me disant : « Jésus est vivant. Vous devriez lire la Bible. » Je remercie et je raccroche.

Quand j'ai été battue, ce fut un peu dur. Un jour, j'étais dans mon bureau à l'hôtel Matignon, le plus beau bureau de ma vie ministérielle. On faisait une petite réunion, nous étions six personnes. Et soudain une souffrance terrible. La fréquentation d'Arnaud et Denise Desjardins m'a permis de voir avec clarté dans mes émotions intérieures. C'était clair que la souffrance était intolérable. Et à ce moment, dans mon cœur et dans la tranquillité de l'intériorité, j'ai dit : « Jésus, si cette histoire existe, c'est le moment de venir. » Alors j'ai reçu, de l'extrémité des cheveux au bout des pieds, la perfection de l'amour de Dieu. J'ai ressenti que j'étais aimée comme je n'avais jamais été aimée, que j'aimais comme je n'avais jamais aimé, et que l'état intérieur n'était qu'amour. Cet état-là était ce que j'attendais depuis ma naissance. J'avais une réponse : voilà ce qu'aimer veut dire. Je ressens toujours une grande émotion à cette évocation.

Cela a duré six jours et sept nuits, et depuis, c'était il y a vingt ans, je n'ai pas eu une minute sans me dire : « Pourvu que cela ne parte pas ! » Toute ma motivation a été de me dire : c'est tellement beau, c'est tellement grand, c'est tellement bien que je n'ai qu'une espérance, celle de laisser ma main dans la main de Jésus et de ne pas la retirer.

J'ai fait beaucoup de bêtises, j'ai raconté cela à beaucoup de gens. Ils se sont dit : « elle est cinglée, elle est folle, elle est mystico... Cette pauvre Dufoix est à jeter aux orties. »

Ensuite est arrivée l'horrible tragédie du sang contaminé. Horrible moment, car on se rend compte d'une part, de la souffrance des gens dont on n'était pas conscient car cela s'était passé des années auparavant et d'autre part, parce que j'étais accusée. C'est difficile, d'autant plus que j'étais accusée sur quelque chose d'inexact. Et là, merveille du miracle – et c'est cela que j'ai envie de partager –, c'est que la présence du Christ, minute après minute, m'a fait vivre ces sept années d'accusation dans la paix et dans la joie. Pas la joie parce qu'il y a des gens qui souffrent, ça non, mais dans la paix et la joie intérieures.

Cela ressemble à un miracle de Dieu. J'ai pu découvrir plusieurs choses. Parmi celles-là, il y avait essentiellement le fait que ce que dit le Christ de lui-même est vrai. J'ai découvert qu'il était le Chemin, qu'il était la Vérité, qu'il était la Vie. Cela, la femme d'avant ne risquait pas de l'accepter, cela la mettait en grande colère. Chaque fois que j'ai pu rentrer dans cette réalité de paix, de joie et d'amour, l'amour de moi-même et l'amour des autres sont devenus une réalité tangible, physique – pas quelque chose de compliqué, pas quelque chose de romantique, pas quelque chose de lointain. Aimer, aimer... aimer le journaliste qui veut vous tuer, aimer les gens qui disent des mensonges, aimer vos ennemis, aimer les plus proches de vous. Cela devenait possible dès lors que ma main restait dans la main de Jésus-Christ.

Merveilleuse histoire que je partage avec vous, parce que, quand je l'ai vécue, peu de gens l'avaient partagée devant moi. Au fond, je ne savais pas que c'était possible. Pour moi, c'était une affaire religieuse, lointaine, qui ne me concernait pas. Quand on peut le vivre comme j'ai pu le vivre intimement et personnellement, c'est tellement bon et tellement grand. Un immense merci à Celui qui m'a permis de le vivre.

Avant de terminer, je voudrais dire un mot sur les femmes. Je fais partie de la génération qui, sans être féministe, a bénéficié du travail des féministes. Je fais partie de la génération qui s'est battue pour des droits. Peut-être fallait-il le faire ? Je crois qu'il fallait le faire. Néanmoins n'est-on pas à un autre moment où nous avons, en tant que femme, à trouver ou à retrouver ce que c'est vraiment que d'être femme.

Bibliquement, la femme c'est Icha. Si on prend la Genèse, on voit que Dieu a créé l'homme. Homme et femme, Il le fit. Qu'est-ce qu'il y a derrière ? L'homme et la femme sont faits pour être ensemble, pour être complémentaires. J'aime beaucoup cette parole de la Bible :

La femme vient de l'homme et l'homme vient du ventre de la femme afin qu'aucun d'eux ne s'enorgueillissent et que tous deux rendent gloire à Dieu.» J'aime beaucoup ce positionnement de l'homme et de la femme ensemble.

Il a fallu un temps pour que la femme, Icha, soit reconnue par la société. Ce n'est jamais fini, ce ne le sera jamais. Mais maintenant, c'est notre travail, notre responsabilité en tant que femmes, d'oser exprimer ce que nous sommes. Avant toute chose, nous sommes des donneuses de vie. C'est facile à dire parce qu'on fait des bébés dans notre ventre. Nous sommes donneuses de vie psychologiquement, spirituellement et physiquement. Nous sommes corps, âme et esprit.

La femme donne la vie à l'homme, non seulement parce qu'elle met au monde des bébés, mais aussi parce qu'elle lui permet de se révéler à lui-même, d'exister, de dire tout ce qu'il a à dire. Un homme sans femme ne dit pas tout ce qu'il a à dire.

Une femme sans homme est aussi quelqu'un à qui il manque une épaule pour poser sa tête. J'ose le dire parce que je sais très bien que cela fait provocation, il manque aussi à une femme sans homme la protection d'un homme. Le fait d'être protégé ne signifie pas qu'on est petit, moche, nul, mais qu'on a besoin de sentir une épaule de quelqu'un avec qui on peut échanger, qui n'ira pas partout où on aime aller, mais qui est là.

Je crois à cette complémentarité et il me semble que c'est cela que nous avons à inventer, nous les femmes du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est une tâche magnifique. Je suis heureuse d'être en vie en ce moment avec l'idée qu'on peut faire cela. On en a le droit, la société nous le donne.

Reste que plusieurs problèmes se posent. Le problème le plus difficile, le plus cruel, le plus compliqué, est chaque fois que, en tant que femme, nous ne donnons pas la vie, mais que nous donnons la fin de vie. Non pas comme Marie de Hennezel qui accompagne les personnes en fin de vie, mais quand nous interrompons une grossesse volontairement, nous souffrons.

Je ne crois pas qu'il faille changer la loi, mais il faut qu'on se rende compte que nous avons une souffrance de femme, et d'homme aussi d'ailleurs. Il est important que nous soyons devant cette souffrance comme devant une réalité d'aujourd'hui, que nous la voyions en face et que nous voyions comment nous pourrions faire pour ensemble trouver des solutions pleine d'amour et sortir de ce temps étonnant dans lequel nous sommes. Nous avons tellement envie de la vie et souvent nous ne pouvons pas la donner.

Voilà ce que je voulais partager avec vous. Merci pour vos corps, vos âmes et vos esprits en recherche.